

du premier déjeuner de la valetaille, dont il sut se faire bien venir dès les premiers instants.

A dix heures, monsieur Alexandre l'appela de nouveau. Il s'agissait de le présenter à monsieur de Noiville.

Quel que fût l'endurcissement de ses nerfs, l'affreux gamin ne put s'empêcher d'éprouver un léger frisson, au moment de comparaître officiellement devant celui contre lequel il nourrissait des projets de mort prochaine.

— Ah ! ah ! fit monsieur de Noiville de son ton souffisant lorsque le valet de chambre lui eut désigné Désiré qui se tenait à distance, sa casquette à la main, les joues plus pâles encore que l'habitude et l'air un peu embarrassé, ce qui ne déplut pas au comte, lequel l'attribua à son aspect imposant. Ah ! ah ! Notre petit groom ! Pas mal en vérité, pas mal ! Un peu emprunté, un peu bête encore, mais on le formera, s'il a de la bonne volonté.

— Je ne demande qu'à contenter monsieur le comte, répliqua la gamin d'une voix qui tremblait malgré tous ses efforts.

— Je l'espère bien. Vous êtes orphelin, d'après ce que m'a dit Alexandre ?

— Enfant trouvé, monsieur le comte.

— Alors, vous ne me volerez pas, pour nourrir votre famille, ricana Gérard de Noiville. Il paraît que vous avez servi dans une maison d'entraînement à la Garenne Saint-Maur ?

— Oui, monsieur le comte.

— J'ai vu le certificat, ajouta le valet de chambre.

— Fort bien. Alors vous connaissez les chevaux. Cependant je tiens à ce que vous montiez dans la perfection. Tous les matins, jusqu'à nouvel ordre, vous prendrez un cheval et vous irez vous promener au bois, pendant deux heures. Savez-vous lire ?

— Oui, écrire aussi.

— On ne peut mieux.

Le comte se retourna vers le valet de chambre.

— Alexandre, lui dit-il, conduisez immédiatement cet enfant chez le tailleur de mes gens, et procurez-lui une livrée à sa taille. A deux heures, je sortirai et je désire qu'il m'accompagne dès aujourd'hui, convenablement équipé. Vous ferez atteler le petit panier.

Alexandre s'inclina et partit suivi de Désiré.

— Tu as plu, morveux ! lui dit le valet. Si tu sais t'y prendre, tu as trouvé la pie au nid.

— Je ferai de mon mieux, répondit le faux Pierre Henry avec un sourire.

Moins d'une heure après le nouveau groom de monsieur le comte de Noiville était habillé des pieds à la tête. Il lui restait encore quelques instants avant que son maître sortit. Il en profita pour grimper à sa chambre, où il écrivit à la hâte sur une feuille de papier blanc, les mots qui suivent :

« Demain à sept heures du matin, trouve toi en face de la Chambre des députés, du côté de la place de la Concorde. Désiré. »

Il plia le papier en quatre, le glissa sous une enveloppe, et y mit pour adresse :

PROSPER MARTIN, AVENUE TRUDAINE.

Mais il est temps maintenant de savoir ce qu'il était devenu du cadavre du véritable Pierre Henry, assassiné par celui qui venait d'endosser audacieusement sa personnalité.

XV.

On n'a pas oublié très certainement la façon dont Désiré, le crime accompli, s'était débarrassé du cadavre du pauvre petit Pierre Henry.

A l'aide de la brouette, découverte par lui dans le jardin de la maison abandonnée où la victime et le meurtrier avaient établi leur domicile réciproque, à l'insu l'un de l'autre, le fils cadet de la veuve Martie avait conduit le corps jusque sur les rives de la Marne. Arrivé là, il l'avait sorti de la couverture épaisse où il l'avait enveloppé afin d'empêcher l'écoulement du sang, et il avait poussé la masse inerte sur les pentes de la berge.

Cette berge était rapide, si rapide que Désiré avait cru que le corps ne s'arrêterait que dans l'eau, ce qui lui donnait quelques jours avant qu'il revint à la surface et que l'assassinat fût signalé, contacté ! Malheureusement pour la réussite des projets du jeune assassin, la berge était garnie d'arbustes, au milieu desquels croissaient et s'entrelaçaient les rameaux capricieux du houblon sauvage et de la fausse clématite. Si donc Désiré eût attendu quelques instants pour savoir ce que devenait le corps, il l'eût vu rouler, puis s'arrêter tout à coup, et rester empêtré dans les lianes et les grandes herbes, à peu de distance de la rivière où il devait s'engouffrer.

Mais Désiré, malgré son apparent sangfroid, n'en était pas moins à son coup d'essai, on ne prévoit pas tout ! puis il avait hâte de fuir ! Il ne se douta donc nullement de ce qui arrivait, et ayant quitté le pays, dans la nuit même qui suivit sans avoir vu personne, puisqu'il se cachait soigneusement et évitait toute rencontre, tout rapport avec les habitants de Saint-Maur-des-Fossés et des environs, rien ne vint l'avertir des circonstances que nous allons rapporter.

L'endroit choisi par le futur groom du comte de Noiville pour se débarrasser du corps de sa victime, était fort peu fréquenté. Il n'y passait guère que de rares promeneurs isolés, ou quelques ménagères se rendant au lavoir établi sur le petit bras de la Marne, en face de l'île Mâchefer, dont nous avons eu déjà occasion de parler, lors de la tentative faite contre mademoiselle Jeanne d'Esparre.

Il pouvait être cinq heures du matin, lorsque deux comères, poussant chacune devant elles une brouette chargée de linge vinrent à passer dans le sentier qui suivait la berge de la rivière. Elles causaient tout en marchant, bien qu'elles se trouvaient à la file l'une de l'autre.

Tout à coup, celle qui tenait la tête s'arrêta brusquement prêtant l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda sa compagne, s'arrêtant à son tour.

— Il m'a semblé entendre.

— Quoi donc ?

— Du bruit, là !

Et d'un mouvement de tête, elle indiqua la berge, sans lâcher les bras de la brouette.

— C'est des rats ! fit la seconde.

— Non, non, que j'te dis, Françoise ! On dirait un soupir. Tiens, entends-tu ?

— Oui, oui, c'est vrai, ça ressemble à un râle étouffé.

Les deux femmes devenues un peu pâles, lâchèrent, pour le coup, leurs brouettes, et s'avancèrent vers la berge, entraînées par la curiosité qui dominait un commencement de terreur. Elles se penchèrent en avant, essayant de voir à travers le fouillis des arbustes et des lianes.